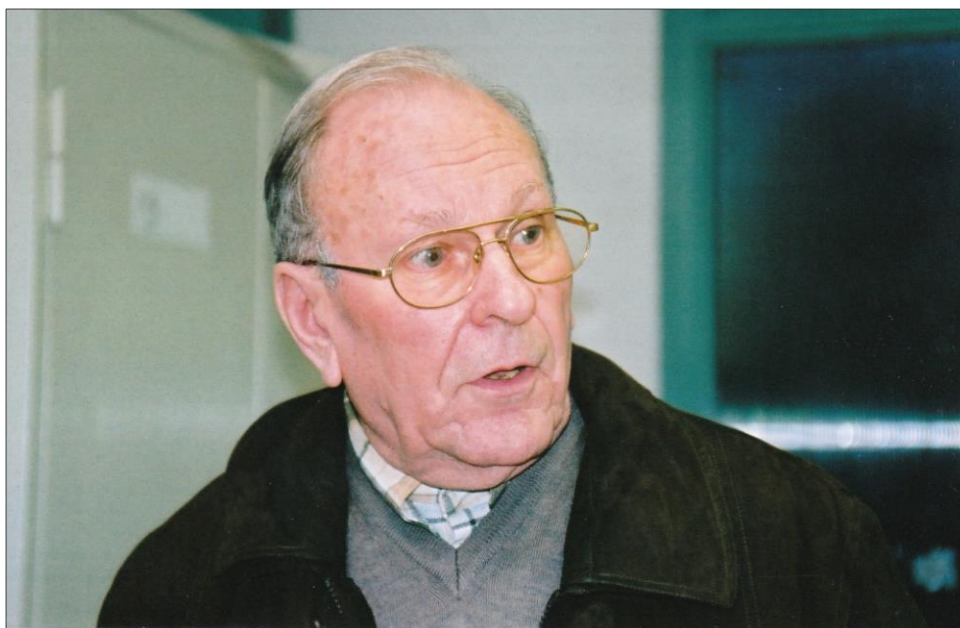


Jean-Claude Lenfant



Toujours discret, Jean-Claude Lenfant nous a quittés sans bruit : emmené par les pompiers en juin, il est décédé le 24 juillet et nous n'avons appris sa disparition que fin août.

Sorti 1^{er} de promotion de son Ecole Professionnelle et après quelques stages, J.C. Lenfant a passé douze ans chez Vilmorin-Andrieux : ouvrier professionnel débutant, début 1949, à Massy dans le service « pépinières » (et occasionnellement l'hiver dans d'autres services) ; muté en 1957 à Verrières au service recherches et sélections (dont M. Trébuchet était le patron) spécialité fleurs en qualité d'ouvrier hautement qualifié (ce service œuvrait aussi bien à Verrières qu'à Massy et en Anjou. Bloqué dans son évolution professionnelle, il a quitté Vilmorin-Andrieux fin 1960 pour devenir adjoint au directeur puis directeur dans une entreprise de paysage et décoration haut de

gamme qui travaillait pour ... Vilmorin. En 1962, il a été proclamé « meilleur ouvrier de France » et récompensé par une médaille d'or dans l'art des jardins.

Jean-Claude Lenfant a d'abord habité l'hôtel « le Celtic » (devenu depuis « les Trois Gares ») seul bâtiment debout entre les trous de bombes. De là il a assisté à la construction de l'Epine Montain. Il a aidé les premiers habitants à se procurer et à planter cent peupliers d'Italie, cinq cents troènes et plusieurs autres espèces d'arbres et arbustes.

En 1965, il est venu habiter allée des Bégonias. Dès lors, il a participé activement à la gestion de son immeuble qui était autogéré et au Conseil syndical principal où il était un conseiller précieux pour les espaces verts.

Il a également été un des membres très actif de l'AFAC, en particulier en transmettant ses souvenirs dans les bulletins. Ce sont ces écrits qui sont regroupés ci-dessous : d'abord les récits concernant la résidence, puis les souvenirs du quartier et enfin une histoire de l'entreprise Vilmorin. Les illustrations sont soit celles des articles d'origine publiés par l'A.F.A.C, soit des photographies de Jean-Claude transmises à l'occasion de la rédaction de publications de l'Association Massy-Gravières.



Une histoire originale

A la différence de beaucoup de cités dortoirs, de résidences de banlieue sans âme dans lesquelles les gens s'ignorent, l'Epine Montain forme, non seulement physiquement mais aussi sentimentalement une collectivité vivante.

Cela tient à son histoire. Et c'est aux pionniers de la résidence qu'il revient naturellement de nous conter ce passé. Le premier numéro donnait la parole à Georges Rousseau, un des fondateurs de la résidence et président d'honneur de l'A.F.A.C. et à Denise Mignon, une des plus anciennes habitantes, qui a raconté ici ses souvenirs.

Aujourd'hui, un de nos anciens, Jean-Claude Lenfant, qui travailla aux pépinières Vilmorin, près de chez nous, nous raconte l'origine de nos espaces verts. Il nous guidera plus tard dans la découverte de nos richesses botaniques.

Nos espaces verts

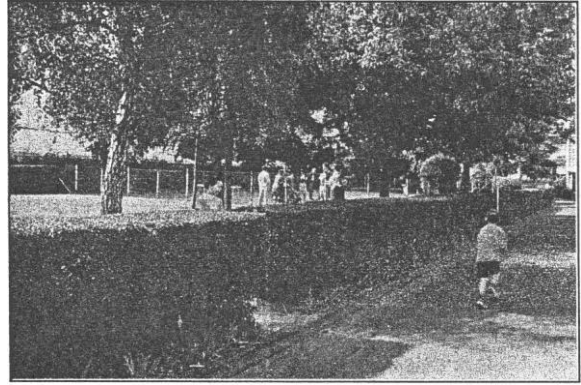
d'après Jean-Claude LENFANT.

En complément des exposés de Mme Mignon et de M. Rousseau dans le n°1 d'avril 2001, et pour faire suite à la description de la construction, il faut ajouter quelques précisions.

Après la construction des bâtiments et leur livraison aux "locataires-attributaires", ce qui restait de terrain était un vaste chantier de terre nue ; seules les grandes voies étaient tracées, empierrées et goudronnées. Il n'y avait aucun garage (et peu de voitures) donc les espaces libres étaient plus grands qu'ils ne le sont actuellement. Dans le cadre de la "castorisation", il fallait un petit air plus verdoyant et accueillant. Tout d'abord, la plupart des clôtures des pavillons et l'entourage de certains squares et parkings ont été réalisés par les propriétaires eux-mêmes avec des tubes d'acier des chaudières récupérés sur le chantier de démolition des locomotives à vapeur, dans la gare SNCF de Massy-Palaiseau. Bon nombre de ces clôtures existent encore.

Les bordures des sentiers ont également été posées par les résidents, et ces passages ont été empierrés à la main, puis goudronnés par la suite.

Mais il fallait aussi apporter rapidement de la verdure à l'ensemble. c'est pourquoi, sur les directives de messieurs Fortier, Boussuges et Rousseau, et avec ma collaboration amicale (car je n'habitais pas encore la résidence), les premiers



habitants ont planté immédiatement 100 peupliers d'Italie dôme à développement rapide (et même trop rapide par la suite...) ; 500 troènes verts pour les haies, dont la plupart sont toujours là ; 10 saules pleureurs (il en reste un au square des Roses) ; une dizaine de cèdres de l'Himalaya qui sont devenus superbes ; quelques bouleaux blancs et des massifs de rosiers polyanthas. Toutes ces plantations effectuées dans l'hiver 1957/58 ont été complétées au printemps suivant par l'engazonnement de toutes les parties restées vides.

Petit à petit, au cours des années qui ont suivi ces premières plantations, les espaces verts se sont enrichis de nombreuses essences. Dans les jardins privatifs des pavillons, chacun a apporté une note



personnelle et planté des espèces quelquefois rares ou originales.

Il suffit de se promener en toute saison dans notre résidence, en utilisant les rues et allées mais aussi les petits sentiers, et d'observer autour de soi pour remarquer beaucoup d'espèces courantes, mais aussi quelques spécimens plus curieux. Et actuellement, le grand jardin que forment nos espaces verts communs renferme un grand nombre d'espèces et peut faire penser à un mini jardin botanique

Les chemins noirs

Quand la résidence fut construite, à la fin des années 1950, on se chauffait principalement au charbon. Chaque pavillon fut donc pourvu d'un réduit spécial pour entreposer ce matériau encombrant et salissant. Dans plusieurs bandes, l'accès à ce réduit se fit sur l'arrière par de petits sentiers prévus à cette fin. D'où le nom de "chemins noirs" qui leur est resté. Quand ils n'ont pas été privatisés ou fermés, ils sont aujourd'hui de forts agréables sentes piétonnes. Ils servent aussi d'accès pour les pompiers. A ce titre, même fermés, ils font partie des espaces communs.

N°3 mars 2002

Une histoire originale

La résidence de l'Epine Montain forme, non seulement physiquement mais aussi sentimentalement une collectivité vivante. Cela tient à son histoire. Et l'objet de cette rubrique est de faire retrouver et partager les événements, petits ou grands, qui révèlent l'âme de notre cité.

Dans le n°2, un de nos anciens, Jean-Claude Lenfant, qui travailla aux pépinières Vilmorin, près de chez nous, nous a raconté l'origine de nos espaces verts. Il nous guide aujourd'hui dans la découverte de quelques-unes de nos richesses botaniques.

Nos espaces verts au printemps et en été

d'après Jean-Claude LENFANT.

Dès la fin de l'hiver, les floraisons s'échelonnent, mais des coloris sont prépondérants.

Tout d'abord, il y a la période "blanche", qui est déjà presque terminée. On y découvre les perce-neige, les roses de Noël, les lauriers-tins.

Puis vient la période "jaune" où l'on peut admirer les forsythias, nombreux dans la résidence, les narcisses et jonquilles, les crocus, les mahonias et les primevères.

Et bientôt arrive la saison "rose" qui se prolonge loin dans le printemps. On peut voir tout d'abord, dans la résidence, les bergénias (petit talus square des Myosotis), les prunus divers, les cognassiers du Japon (cydonias), les cassissiers aux fleurs en grappes.

Bientôt les magnolias "soulangeana" et le magnolia "stellata" à fleurs étoilées (bas de la rue de l'Epine Montain). Et, dans la foulée, les cerisiers japonais à fleurs "new-red" et dans un jardin de l'Epine Montain, un cerisier à fleurs blanc rosé "amanagara fastigié" (comme les peupliers d'Italie). Et, en suivant, les lilas.

Pendant cette période rose, il faut voir aussi les azalées japonaises "indica exbury" (caduques), les bruyères diverses, quelques rhododendrons et camélias. Ces plantes sont à observer en flânant le long des jardins privatifs.

Au cours de l'été, il faut découvrir quelques arbres, conifères et plantes originales, dont :

- rue de l'Epine Montain
Cèdre bleu atlantica fastigié en forme de peuplier
Pytacantha ou buisson ardent rare car arbre sur tronc

- passage au bas de la rue
Palmier Washingtonia environ 8 m

- square de l'Alliance
Pin noir d'Autriche

- rue Georges Ritz
Cèdre bleu atlantica pleureur
Chamaecyparis gracilis nana Rétinospora
Cyprés de l'Arizona
Cytise faux-ébénier

- square & allée des Peupliers
Sequoia gigantea de Californie 25 m environ
Koeleria paniculata ou Savonnier : belle floraison jaune en juillet
Liquidambar ou Copalme d'Amérique : bois curieux, feuilles rouges à l'automne
Erables avec quatre variétés différentes : pourpre - negundo vert ou panaché - platanoïde
Sapin de Douglas

- square des Roses et allée des Peupliers
Rhus typhina ou Sumac de Virginie beaux plumets l'hiver

- allée des Capucines - bac à sable
Hydrangea petiolaris ou hortensia grimpant.

Il y a bien sûr d'autres arbres, arbustes et conifères plus communs. Et il faut signaler les haies pour lesquelles il existe une vingtaine d'essences différentes et qui feront l'objet d'une autre chronique.



N° 5 – mars 2003

A propos des haies de notre résidence

A l'origine des espaces verts, au même titre que les ex-peupliers, les saules pleureurs, les cèdres de l'Himalaya, il avait été planté dans les parties communes et devant les immeubles 500 troènes verts de Californie (*Ligustrum ovalifolium*) qui subsistent encore en grande partie.

Les jardins privatifs des pavillons étaient clôturés par des murets et des tubes de chaudières (voir bulletin n°2). Mais, chacun voulant s'entourer de verdure et, en bon français, se sentir chez soi, différentes sortes d'arbustes et conifères, mais aussi des plantes grimpantes, ont été utilisés, ce qui donne une diversité de haies assez agréable.

Au cours de promenades dans notre résidence, j'ai dénombré une vingtaine d'espèces différentes en dehors des troènes verts. Je vous invite à en faire autant, et vous découvrirez :

Buisson ardent	<i>Crateagus pyracantha</i>	2 rue Epine Montain ¹
Laurier cerise, amandé, ou du Caucase	<i>Prunus laurocerasus</i>	4 rue Epine Montain et chemin noir
Cupressus Leylandii doré ²		10 rue Epine Montain

¹ Entre autres

² Ces conifères ne doivent pas être utilisés en haies basses car, très rustiques et vigoureux, ils sont naturellement employés pour faire des brise-vent de 4 à 5 m de haut.

Cupressus Leylandii vert		5 rue Epine Montain, derrière immeuble Les Roses ⁴
Fusain panaché doré	<i>Euonymus japonicus aureamarginata</i>	14 rue Epine Montain
Fusain vert	<i>Euonymus japonicus</i>	39 rue Epine Montain
Spirée Van Houttei		Devant garages face 22 rue Epine Montain ⁴
Thuya géant	<i>Thuya plicata alarirens</i>	16-22 rue Epine Montain ⁴
Buis à feuilles rondes	<i>Buxus rotundifolia</i>	24 rue Epine Montain
Troènes de Chine caduques	<i>Ligustrum sinensis</i>	Derrière Alliance et Géraniums
Charmilles taillées	<i>Carpinus betulus</i>	Allée des Géraniums près Ep.Mont.
Aucuba cronifolia panaché		Autour de la statue de Noé
Berberis auricoma superba ³		Garages allées des Peupliers et entrées immeuble Les Roses
Forsythia intermedia en haie		immeuble Les Roses
Haie vive d'arbustes en mélange		

Autour de l'immeuble Les Bégonias : haies de troènes verts, *Lonicera nitida*, *Berberis thunbergii purpurea* (faible végétation), *Abelia grandiflora*, *Elaeagnus argenté*, *Cotonaester*, formant un ensemble décoratif.

Chemin noir : curieuse petite haie de végétaux mélangés et taillis avec buis, fusain, troènes, houx panachés, *Aucuba*, *Cotonaester*, etc.

Il y a aussi quelques clôtures habillées de plantes grimpantes : lierres verts et panachés, chèvrefeuilles, passiflores.

Peut-être en ai-je oublié ? ... dans les sentiers un peu retirés.

Bonne promenade !

Jean-Claude Lenfant

³ Ce *Berberis* à grand développement est souvent utilisé en haie défensive.

Jardins privatifs

Et si l'on parlait un peu des jardins privatifs des pavillons de la résidence ? Tout d'abord un petit rappel du règlement de copropriété concernant ces jardins, ou plutôt ces jardinets : chapitre II- Usage des parties privatives - article 10 – page 170 – alinéas B, C, D, E. Résumé : haies sur rue : hauteur 1m40 maximum (!...); haies séparatives : hauteur 1m80. Il semble qu'on soit très loin des normes de cette époque ! Chap. E : « il est interdit d'utiliser les jardins comme potagers ».

Par contre, on peut très bien conserver le « caractère d'agrément » en utilisant des plantes aromatiques et certains légumes à feuillage coloré et des arbustes à petits fruits dans un aménagement décoratif.

Exemple : dans une pelouse bien découpée, en bordure des massifs planter des fraisiers, du thym (que l'on peut tailler comme du buis, en récupérant les débris de taille pour la cuisine). En second plan, blettes rouges alternant avec laitues blondes ; puis poireaux avec laitues brunes, betteraves et choux rouges. En troisième plan, l'été, quelques pieds de tomates côté soleil et en fond framboisiers, groseilliers, cassis. Dans un angle, un pied de rhubarbe et, près des murs, lavande, romarin, oseille, ciboulette, persil. Le tout traité comme un jardin « anglais » de plantes vivaces. C'est l'harmonie de l'ensemble qui compte. Cela n'exclut pas quelques arbustes à fleurs à petit développement.

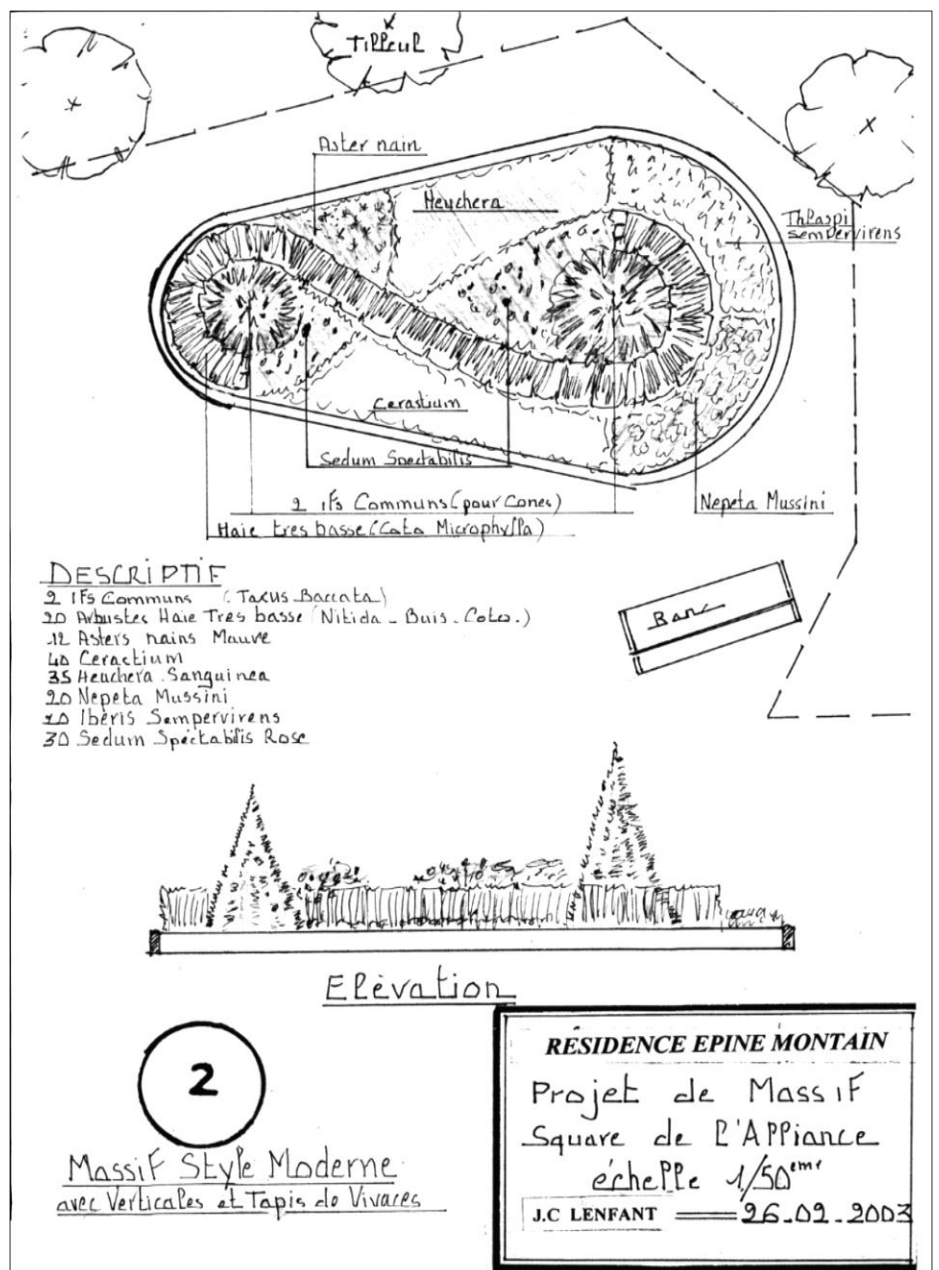
On peut aussi faire un jardin « à la française » : semis de pelouse sur toute la surface ; lorsqu'elle est bien en place, découper des formes géométriques (petits carrés d'environ 60 x 60 cm ou rectangles), enlever le gazon et planter légumes et fleurs en alternance (une espèce par carré). Laisser une largeur suffisante pour passer la tondeuse entre chaque massif. Pour l'hiver, dans les carrés vides, on peut mettre des tulipes ou autres. C'est un travail minutieux, soigneux, mais plaisant quant au résultat.

Ne pas semer un paquet de graines pour un besoin de 15 ou 20 plantes (les graines se conservent) mais quelques graines dans une terrine ou un pot pour faire les plants à repiquer.

Jean-Claude LENFANT

Jean-Claude Lenfant avait proposé trois projets pour réaménager l'ancien bac à sable du square de l'Alliance. Un vote a eu lieu à l'occasion de la fête de la résidence.

Projet du nouveau massif au square de l'Alliance



Mémoire de la résidence



L'histoire de la résidence s'entremêle avec celle de l'entreprise Vilmorin qui était sa proche voisine. Jean-Claude Lenfant nous a déjà livré ses souvenirs personnels. Il nous livre aujourd'hui son témoignage sur un de ses collègues et voisin, Léon Renon.

Florence et sa famille habitent une maison allée des Géraniums qui était celle de ses grands-parents, M. et Mme Renon.

Ils n'étaient pas là au tout début de la résidence, mais sont arrivés quelques années après lorsque les Ets Vilmorin rue de Reuilly à Paris 12^e ont brûlé ⁴. Le personnel, au chômage, a donc été reclassé à l'usine de Massy avec les services correspondants.

Monsieur Léon Renon faisait partie de ce personnel. Il était spécialisé dans le « nettoyage » des graines de semences de toutes sortes sur des machines appelées « séparateurs » ⁵.

Mais, à l'origine, Léon Renon exerçait un métier qui n'avait rien à voir avec la graineterie : il était sculpteur et graveur sur bois et sur acier : le 12^e arrondissement était – et est encore – le quartier des ébénistes d'art.

C'est certainement pour des raisons d'organisation de travail et de salaire que M. Renon est entré chez Vilmorin où il s'est formé et spécialisé dans le nettoyage des semences sur machines et, par la suite, est devenu le chef responsable de ce service assisté par Robert Maffety qui, lui-même, est venu habiter rue des Alysses. Ce dernier était spécialisé dans la préparation des semences très délicates de certaines fleurs, préparation qui ne pouvait se faire qu'à la main à l'aide de tamis et de vans appropriés.

Le « nettoyage » en graineterie est l'opération qui consiste à séparer - d'où le nom de « séparateurs » des machines – les bonnes graines destinées à la vente de toutes les impuretés se trouvant dans les lots

arrivant des cultures, terre, cailloux, balles, graines étrangères, etc. Certaines machines exploitent la densité et sont capables d'éliminer les graines sans amandes qui, donc, ne germeraient pas.

Léon Renon, graveur-sculpteur, avait donc appris tout cela. Avec la retraite, il a retrouvé la sculpture pour son plaisir, et pour celui de sa famille. Il a vécu dans notre résidence jusqu'au 1^{er} mars 1986.

N° 19 – oct 2009

Les oiseaux de la résidence

Nouvelle chronique de la vie de l'Épine Montain par Jean-Claude Lenfant.

Promenez-vous à différentes heures de la journée et au fil des saisons. Ayez l'œil chercheur, vif et observateur ! Et vous verrez beaucoup d'oiseaux. Nous ne sommes ni dans la plaine, ni dans les bois. Un petit peu à la campagne cependant. Et une petite faune ailée et emplumée hante les espaces verts et les toits de notre résidence.

Il y a les **PIES**, hôtesse permanentes, qui se dandinent dans leur frac noir et blanc. Elles jouent, bavardent et se disputent, faisant fuir les petits oiseaux.

Un vieux couple de **CORBEAUX** fait régulièrement l'inspection des arbres et, au printemps, détruit les nids. Il se perche souvent au sommet du cèdre du square des Giroflées.

Quelques **MOINEAUX**

communs fréquentent encore nos massifs, mais disparaissent peu à peu, chassés par les pies et les corbeaux.



On peut voir beaucoup de **PINSONS** en couples au printemps, en bandes l'hiver. Le mâle est très coloré avec parfois une huppe. Ils picorent souvent dans les allées goudronnées.

Et les **MESANGES**, ces oiseaux acrobates qui mangent leur poids d'insectes par jour. On les voit mieux l'hiver dans les bouleaux : elles mangent en se balançant la tête en bas. Faites-en autant ! Il y en a

⁴ Voir bulletin n°10.

⁵ Voir n° 10 et 11 du bulletin.

trois sortes (peut-être plus ?) : la commune à tête bleue et ventre jaune, la charbonnière à tête noire et la minuscule mésange grise qui grimpe sur le tronc des arbres.

Il faut observer les **MERLES** farouches, le mâle noir avec le bec jaune et la femelle plus claire, qui cherchent les vers et insectes sous la mousse de nos pelouses et, l'hiver, se régalaient des boules colorées des pyracanthas (jaune et orange).

Elles ressemblent aux merles, mais sont gris beige avec un plastron « pied-de-poule ». Ce sont les **GRIVES** musiciennes. Elles apparaissent vers le mois de février pour nicher dans les plus hauts sapins. Elles nous égaient de leur mélodie siffleuse et improvisée jusqu'au mois de juillet où elles nous quittent jusqu'à l'année suivante. Si on ne les voit pas, on les entend !

Il y a beaucoup d'étourneaux ou **SANSONNETS** qui semblent être noirs, mais ne le sont pas. En les observant de près (ou avec des jumelles) leur plumage multicolore comporte du gris, du beige, du brun, de l'ocre, du vert, du bleu. Ils mangent les cerises au printemps et les raisins et des graines à l'automne ; ils donnent des coups de bec dans les pommes. Ils se rassemblent en bandes bruyantes l'hiver.

Un couple de **ROSSIGNOLS** des murailles (rouge-queue) noir-gris, queue orangée, fréquentent le secteur Alliance-Géraniums : je les ai observés plusieurs fois se posant sur les grillages.

N°20 – juin 2010

Anniversaire et rétrospective

En ce printemps 2010, à l'occasion de notre fête locale, nous publions et fêtons le n° 20 de notre bulletin de liaison, et sa dixième année d'existence.

Aussi profitons de cet anniversaire pour nous rajeunir et revoir les actions de l'A.F.A.C. – aujourd'hui Amicale des habitants de l'Epine Montain – présidée et dirigée très efficacement par Francine Noël.

La lecture rétroactive des petits opuscules semestriels nous permet de nous rappeler les faits, comptes-rendus, petites histoires et autres bons... ou moins bons moments de la vie de notre résidence.

Dans un ordre à peu près chronologique, les faits les plus marquants nous remettent en mémoire le passé

de notre résidence et les événements plus récents à travers quelques publications de cette décade : l'histoire et l'origine de l'Epine Montain, la rénovation de la statue ; le fonctionnement de la copropriété ; l'origine des espaces verts, des chemins noirs ; la stèle Robert Desnos ; hommages à M. Marquesi, à Julia Tardy-Marcus ; les origines de l'A.F.A.C. ; l'histoire des peupliers ; l'inventaire des plantes, arbres, arbustes, haies de nos espaces verts et les oiseaux qui les fréquentent ; la petite histoire de « Vilmorin », hommages à M. Crevaux et M. Renon, histoire et mémoire du quartier des Graviers.

Et aussi les organisations et comptes-rendus des fêtes de la résidence, y compris les photographies ; les animations du quartier sans oublier la fête pour le cinquantenaire de l'Epine Montain.

On trouve aussi les ravalements des immeubles et pavillons, les travaux de peinture des garages en bande, la réfection des massifs paysagers ; l'intervention auprès de la mairie contre le projet de la Franco-Suisse qui nuisait aux résidents de la rue de l'Epine Montain ; l'explication de la modification du P.L.U. ; beaucoup de petits articles concernant les règlements et la vie de la résidence ; et les rapports avec le Syndic.

Le survol rapide de toutes les actions de l'A.F.A.C. met en évidence la grande utilité de notre association.

Il faut remercier particulièrement celles et ceux qui ont permis la publication de notre modeste bulletin en apportant leurs témoignages : Georges Rousseau, Denise Mignon, Jean-Marie Voilqué, Roland Itey et en participant aux comités de rédaction⁶ : Isabelle de Pierrepont, Sylvie Boujard, Nicole Roger, Florence Sinopoli, Sophie Lardon et Evelyne Achéritéguy.

Souhaitons longue vie à notre association et à son bulletin.

Jean-Claude Lenfant, le 28 mai 2010

⁶ en plus des membres « permanents » du Conseil d'Administration



Mémoire de la résidence : souvenirs d'un résident

60 ans que l'A.F.A.C. existe, ah oui, que le temps passe !

Je me souviens avoir vu construire la résidence. Je logeais à l'hôtel Le Celtique, la fenêtre de ma chambre donnait sur l'Epine Montain. Le terrain est devenu un grand chantier de construction.

Certains ouvriers qui y travaillaient logeaient dans l'hôtel. Il y avait en particulier des charpentiers qui montaient les charpentes des pavillons, dont un, qui dirigeait, était maître ouvrier du Tour de France et portait un anneau d'or à l'oreille gauche. En 1955-56, ce n'était pas courant.

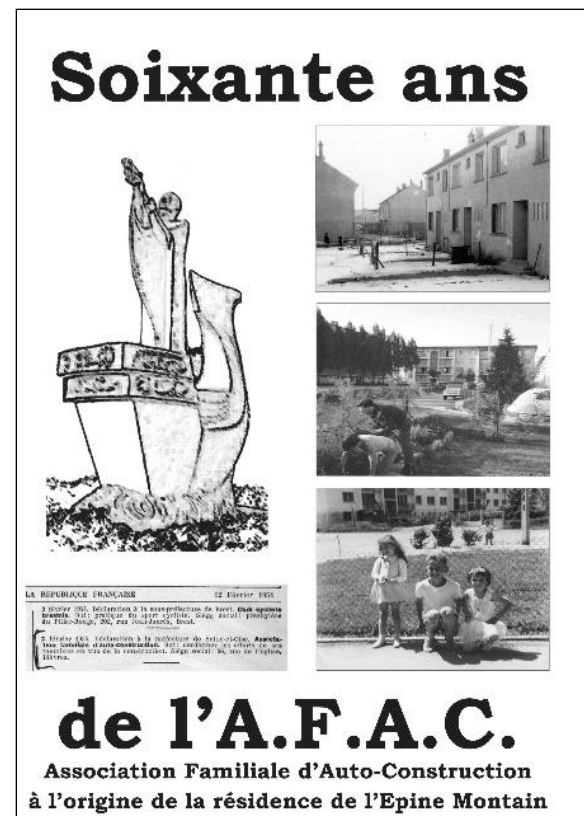
J'ai donc vu la résidence s'élever tout doucement jusqu'à la livraison des premiers logements que des membres de ma famille sont venus habiter.

C'est par ce biais que j'ai été mis en relation avec messieurs Fortier et Boussuges pour fournir de quoi commencer à faire les espaces verts avec des végétaux pas chers et à croissance rapide, dont 500 troènes verts et 100 peupliers d'Italie, ainsi que quelques cèdres et saules pleureurs.

A ce jour, il n'y a plus de peupliers. Les premiers arrachés ont été enlevés pour permettre de construire les premières bandes de garages. Mais il y a toujours des haies de troènes qui sont d'origine.

Progressivement, des plantations d'arbres, d'arbustes et de conifères ont été créées. On peut voir maintenant : un liquidambar, un érable negundo, des érables pourpres, des prunus pourpres, un ginkgo biloba, un savonnier, un cèdre bleu, des tilleuls, des bouleaux blancs, un sorbier, un marronnier, des cerisiers à fleurs, un albizia, des épicéas, des rosiers et des arbustes divers.

A propos d'épicéa, il en est un square des Giroflées qui



a été planté comme sapin de Noël et qui, maintenant, atteint plus de 20m de haut.

Toute cette verdure rend notre résidence très agréable et, avec le développement des végétaux, un grand nombre d'espèces d'oiseaux vivent et animent nos espaces verts.

J'ai toujours suivi le développement de la résidence par l'intermédiaire de gens que je connaissais bien.

Je ne suis venu habiter dans l'immeuble Les Bégonias qu'en 1965 où, depuis, je participe à la vie de l'immeuble et de la résidence.

Jean-Claude Lenfant, le 15 août 2014

Mémoire du quartier : retour en arrière

par J-C Lenfant



Après la guerre 39/45, il y avait peu de maisons entre les terrains futurs de l'Epine Montain et la gare SNCF de Massy-Palaiseau. Les quelques maisons qui existaient avaient été sinistrées par les bombardements de la gare, point stratégique car y transitaient beaucoup de convois militaires allemands.

Au milieu des ruines, aux abords immédiats de la gare et de la place Pierre Sépard, il restait un bâtiment debout épargné par les bombes et environné de cratères (encore là en 1948). C'était le bar-hôtel « Le Celtique » (aujourd'hui café des Trois Gares) où j'ai séjourné plus de dix ans.

Cet établissement était typiquement auvergnat. Dans la grande cour longue contiguë à notre actuelle résidence, il y avait un grand hangar (qui existe toujours) à droite, à côté de la maison des charretiers et employés, où étaient remisés les chariots, voitures de livraison et de déménagement et à gauche, faisant face, des « cases » à charbon, survies d'un potager-verger (dont il reste un cerisier).

Cela est resté ainsi jusqu'à la construction de la résidence de l'Epine Montain qui était dépourvue de garages.

Le propriétaire du Celtique, qui avait flairé la bonne affaire, abandonna la livraison de charbon dont l'utilisation allait en diminuant et décida, dans les années 1955-65, de construire des garages en box individuels qui furent loués, pour la plupart, à des résidents de notre Epine Montain.

Toujours bien inspiré, et sentant le vent venir, il fit construire une aile à gauche du bâtiment existant en vue d'y accueillir, en location, divers services. S'y sont installés un dentiste, un médecin et une boutique-pressing (Raymonde) car il n'y avait rien de tout cela

dans le quartier alors que la population augmentait, donc le besoin augmentait.

C'est dans ces années-là que fut reconstruit le bâtiment à l'emplacement des trous de bombes, avec un boulanger, un pharmacien et un petit super-marché Radar devenu par la suite Familistère (fermé ensuite).

Il y avait aussi quatre charbonniers dans notre quartier, trois bouchers et une laiterie (rue Clemenceau). Dans les ateliers de la gare SNCF, on démolissait les locomotives à vapeur : les tubes ont servi de clôture et de bordure dans notre résidence.



N° 17 – janv 2009

Mémoire du quartier : les commerces depuis les années 1950

par Jean-Claude Lenfant

Le lieu-dit Graviers-Vergers était un vrai village quasiment autonome. Il s'étendait sur Massy et Palaiseau, le Chemin des Bœufs figurant la séparation entre les communes. Environ 25% sur Palaiseau. Le reste, sur Massy, était dominé par les terres et les bâtiments des E^{ts} Vilmorin.

Les habitants de ce quartier nettement séparé de Massy étaient surtout des employés de la RATP ou de



la SNCF et des travailleurs de chez Vilmorin. Mais il y avait aussi des « maisons de campagne » de Parisiens qui venaient passer les week-ends aux Gravières, à ½ h de Paris.

Pour subvenir aux besoins de ces habitants, il y avait donc des commerçants et des artisans permettant de bien vivre sans avoir besoin d'aller ailleurs avant même la reconstruction du petit centre commercial de la place Pierre Sémard.

La plupart se trouvaient **le long de la rue Jean Jaurès**.



En partant de Vilgénis et allant jusqu'au pont SNCF, on trouvait :

- une épicerie sur la gauche avant le café PMU (qui est fermé depuis peu) ;
- une laverie sur la droite, devenue ensuite auto école, fermée ;
- un marchand réparateur de vélos ;
- une autre laverie sur la droite, reprise par l'épicerie du rond-point ;
- un coiffeur hommes : fermé ;
- la grande quincaillerie, fermée plus récemment ;
- le café-bar, toujours là ;
- une boulangerie à l'entrée de la rue du Plateau : fermée ;
- en face du marché, un bar ; repris par le garage existant toujours, puis par un traiteur ;
- en continuant à droite, la boucherie Trouillard fermée depuis près de 10 ans et derrière, rue J.Harris, un plombier exerçant toujours
- à l'angle du chemin des Bœufs, sur Palaiseau, était un serrurier
- en suivant sur la gauche se trouvaient une petite épicerie et un bar, transformés en studios par la suite ;
- en continuant, on avait une boucherie chevaline dont la façade est toujours là ;

- puis, une importante entreprise de construction de pavillons, les E^{ts} Grandet ;

Sauf oubli, nous sommes arrivés au pont SNCF. Mais d'autres commerçants étaient disséminés dans les Gravières.

- **rue Clemenceau**, à l'emplacement des E^{ts} Pichon, il y avait une laiterie vendant lait, beurre, crème à la louche ; en bas de la rue, avant le salon de coiffure, il y eut une laverie et un cabinet comptable ;

- **rue des Ruelles** : « A la tireuse », marchand de boissons et vins ;

- **rue du Dr Tenon**, après le bar, un salon de coiffure pour dames ;

- **rue des Vergers**, un plombier qui existe toujours ;

- **rue de la Cerisaie** : un garage de mécanique ; une société d'ambulance et d'autres artisans dont les activités ont échappé à ma mémoire.

- Il y avait aussi quatre **charbonniers** répartis sur le quartier, tous disparus maintenant.

Tous ces commerçants et artisans n'ont pas disparu : il en reste encore quelques uns, environ 7 ou 8 sur la trentaine existant dans les années 50.

La reconstruction (dommages de guerre) du petit centre de la place Pierre Sémard a permis, jusqu'à ces dernières années, de compenser la disparition des commerces alimentaires du centre des Gravières jusqu'à la construction de la place de l'Union Européenne.

N°10 – Juin 2005

Petite histoire de Vilmorin

par Jean-Claude Lenfant

L'Epine Montain et ses environs il y a 50 ans : certaines personnes sont toujours là pour s'en souvenir. Dont Jean-Claude Lenfant qui nous a fait l'amitié d'écrire une partie de ses souvenirs. J.C. Lenfant a d'abord habité l'hôtel « le Celtic » (devenu depuis « les Trois Gares ») seul bâtiment debout entre les trous de bombes. Puis il a habité la résidence de l'Epine Montain jusqu'à nos jours. Il a passé douze ans chez Vilmorin-Andrieux d'abord à Massy dans le service « pépinières » puis à Verrières au service recherches et sélections pour les fleurs. Nous publions ici la première partie de ses souvenirs.

Il y a 50 ans

Il y a cinquante ans, ce lieu dit était un champ qui comprenait des jardins particuliers, de petites parcelles d'agriculteurs et une majorité de la surface cultivée par les Etablissements Vilmorin : on y cultivait surtout des plantes vivaces.

Ces terrains allaient au-delà du chemin des Bœufs où ils étaient aussi exploités par Vilmorin : carrés de pépinière et de formation d'arbres fruitiers pour espaliers, rosiers, arbres d'ornements.

En s'échappant de l'Epine Montain vers le nord, dans l'espace limité par la rue Clémenceau, la rue des Ruelles et la rue Lucien Sergent, se trouvait sur 7 à 8 ha, un ensemble comprenant une **ferme normande** avec tout le matériel agricole et horticole, y compris une écurie avec plusieurs chevaux de trait nécessaires à la culture des terrains se trouvant sur toute la commune de Massy et environs (sans Verrières) soit environ 100 ha, et une **usine**, vaste bâtiment cubique en béton armé, moderne pour l'époque, d'environ 100 m de long, 4 étages plus un sous-sol, où étaient nettoyées, traitées, conditionnées toutes les semences horticoles, agricoles et arboricoles arrivant des cultures. Je reviendrai plus loin sur cette partie « industrielle » de la graine.

Les deux bâtiments étaient reliés entre eux par une passerelle aérienne (comme aux Galeries Lafayette à Paris) pour permettre le passage de récoltes ou de stockage de la ferme à l'usine, et au personnel d'aller de leur lieu de travail à la cantine sans se faire mouiller.



Organisation sociale

Pour l'ensemble des activités, il y avait environ mille personnes qui travaillaient ce qui, à l'époque, en faisait le plus gros employeur de Massy avant l'arrivée de la SFIM, mais il y avait aussi un gros laboratoire pharmaceutique (Comar) et une petite usine de plastique ainsi qu'une tuilerie (où est Cora).



Le matin, le métro de la ligne de Sceaux (qui ne s'appelait pas encore RER B) déversait 500 à 600 personnes venant de Paris et proche banlieue (la passerelle était submergée) surtout après le gros incendie des établissements parisiens de la rue de Reuilly (vers 1954) où tout le personnel fut réorganisé et rapatrié à Massy (le grand-père de Florence Sinopoli fut de ceux-là et acheta donc le pavillon de l'allée des Géraniums).

Au point de vue social, l'établissement n'était pas régi par les mêmes lois. La « ferme » avait son propre directeur et était rattachée à l'agriculture, et le personnel devait effectuer 48 h par semaine (voire 54 h en période de pointe). L'usine, elle, était soumise au régime du commerce et de l'industrie, donc aux 40 h par semaine. Par contre la cantine était dans la ferme, et la même pour tout le monde, avec plusieurs services.

Les activités de la ferme :

Les graines

Aux abords immédiats du centre névralgique des cultures étaient réparties des activités différentes dont la plus importante était la culture des fleurs et quelques légumes pour produire des plantes de première lignée (plantes rigoureusement sélectionnées selon le modèle du type de telle ou telle variété et dont les graines servent à la reproduction pour commercialisation) et pour les essais d'espèces (semences revenant de culture pour la vérification de pureté des variétés). Ces travaux entraînent donc tout le processus des méthodes culturales (du semis à la récolte) qui faisaient que toute cette superficie était superbement colorée entre le printemps et l'automne.

Des équipes de spécialistes de la sélection passaient régulièrement pour éliminer les plantes qui ne correspondaient pas aux types variétaux (on les appelle des épurateurs). Quelquefois, les

épurateurs travaillaient de nuit ou à l'aube pour sélectionner des fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit, telles que les « belles de nuit ».

Des équipes de femmes aux mains expertes munies de sacs de toile de jute plus ou moins fine selon la graine récoltée ramassaient les graines au fur et à mesure de leur maturité (travail délicat car certaines espèces ont les fruits qui explosent dès qu'on y touche). Ensuite les graines et leurs fruits étaient étalés sur des claies dans d'immenses greniers-séchoirs en bois situés au 1^{er} et 2^{ème} étage de la ferme.

Lorsque le séchage était à point, une équipe de « nettoyeurs » s'attaquaient à chaque lot à la main car les quantités sont assez faibles et précieuses (battage sur des toiles avec un fléau, tamisage, vannage avec vans en osier ou en métal selon type de graine, etc.).

Compte tenu des décalages des saisons en fonction des différentes espèces, ces travaux occupaient du personnel spécialisé presque toute l'année : les graines de pensées, pâquerettes, myosotis n'arrivent pas à la même saison que les fleurs d'été ou d'automne.

Les pépinières

Les autres travaux dépendant du secteur agricole étaient la culture, le conditionnement et la vente des plantes dites vivaces — le catalogue était bien fourni et le service « pépinières » dont l'activité était très importante.

Il y avait plusieurs hectares d'arbustes, arbres, rosiers, conifères, s'étendant sur Villaine jusqu'à la Bièvre, à l'emplacement de l'ancienne petite chapelle (où existent encore un sapin bleu et un cèdre bleu dont j'ai participé à la plantation), chemin des Boeufs, carrefour Allende (champs de⁶ conifères et de rosiers) et aux abords de l'établissement.

De jeunes plants étaient repiqués dans les pépinières pour y être formés : à la fin de la saison de la « jardinerie », les végétaux invendus étaient replantés pour être remis dans le commerce deux ans plus tard. On plantait également des églantiers pour les greffer et les vendre en rosiers 18 mois après.

Mais l'activité du service pépinières était surtout commerciale car, à Massy, outre ce qui était cultivé (ce qui représentait peu de choses) étaient rassemblées toutes les plantes venant de cultures sous contrat mises en jauge par catégories (rosiers, plantes grimpantes, arbres fruitiers, arbres et



arbustes d'ornement, conifères — grands et de rocaïlle, plantes de terre de bruyère, etc.). C'était, en 1950, la jardinerie avant l'heure !

Les commandes par correspondance étaient effectuées sur place, emballées et expédiées (y compris de grands arbres). L'on préparait les plantes pour la vente quai de la Mégisserie, un camion plein partait tous les mardis et vendredis pendant l'hiver.

A Massy, on faisait également la vente aux particuliers (d'ailleurs, certains arbres et conifères de l'Epine Montain ont été achetés chez Vilmorin dans les années 1960).

Il y avait un service « export » de végétaux et graines dans tous les coins du monde. Les Américains exigeaient que les tiges des plantes soient lessivées et les racines brossées et désinfectées à l'eau de Javel ; ces opérations faisaient l'objet de contrôles phytosanitaires avant la sortie de France.

Polyvalence du personnel

Selon les saisons, le personnel des différentes branches horticoles et agricoles des services de culture de la ferme était occupé aux tâches habituelles pratiquées dans ces professions. Mais en cours d'hiver, une partie de ce personnel, surtout féminin, devenu libre, était détaché dans l'usine pour y effectuer des travaux de tri et de manutention.

La dextérité des mains expertes des ramasseuses de graines était exploitée pour trier les haricots sur d'immenses tables en bois percées devant chaque ouvrière, les sacs étaient fixés sous les trous (un trou pour les bons, un pour les mauvais) et les doigts agiles manipulaient des tonnes de haricots pour éliminer les « étrangers » et cela jusqu'à l'introduction des machines électroniques. D'autres femmes, plus jeunes et robustes, participaient au « ramassage »¹. Certains hommes des cultures devenaient manutentionnaires pour charger et décharger les wagons et camions.

Petite histoire de Vilmorin

par Jean-Claude Lenfant

J.C. Lenfant a d'abord habité l'hôtel « le Celtic » (devenu depuis « les Trois Gares ») seul bâtiment debout entre les trous de bombes. Puis il a habité la résidence de l'Epine Montain jusqu'à nos jours. Il a passé douze ans chez Vilmorin-Andrieux d'abord à Massy dans le service « pépinières » puis à Verrières au service recherches et sélections pour les fleurs. Dans le dernier bulletin, nous avons publié la première partie de ses souvenirs : présentation de l'entreprise et de son organisation, ainsi que l'activité de « la ferme » qui se trouvait au centre de l'actuel « quartier Vilmorin ».

Les activités de l'usine

Evolution

Sur le fronton du bâtiment, moderne pour l'époque, figuraient deux dates : 1743-1943 soulignant deux siècles d'existence (et plus) depuis la création des E^{ts} Vilmorin-Andrieux et Compagnie (sigle : V.A.C.).

A l'origine, cet immense vaisseau de béton gris servait pour stocker et traiter les semences dites « de grande culture » : céréales, betteraves, graminées, luzerne,



plantes fourragères diverses où les graines sélectionnées cultivées sous contrat arrivaient par wagons entiers.

Après avoir été répertorié et identifié, chaque lot faisait l'objet d'un prélèvement pour quantifier le pourcentage de déchets, d'où découle le prix au cultivateur. Ensuite, les semences sont traitées dans des machines spéciales appelées « séparateurs » pour éliminer toutes les mauvaises graines et impuretés mélangées aux bonnes graines. Après ces nettoyages très poussés, des essais germinatifs sont effectués dans des incubateurs spéciaux à humidité et température constantes.

Toutes ces opérations se feront de la même façon, à Massy, pour les graines potagères et florales, lorsque ces services seront transférés après l'incendie de l'établissement de la rue de Reuilly à Paris.

Les semences dites de « grande culture » visées plus haut seront ensuite envoyées aux agriculteurs et coopératives qui avaient commandé par VPC sur catalogue.

A la suite de l'incendie cité plus haut, les services de vente au détail des « petites graines » (potagères et florales) furent regroupés dans l'usine de Massy qui dû être réaménagée en conséquence pour pouvoir traiter et commercialiser ces graines.

De nouvelles machines permettant le nettoyage minutieux et le conditionnement de ce type de petites semences furent installées (sasseurs, séparateurs, machines automatiques à mettre les graines en sachets, etc.).

Des machines étonnantes

A propos de machines, il en est qui sont assez étonnantes :

- la machine à trier les pois cassés : ceux-ci ne germant pas, il faut les séparer des « ronds » pour avoir des semences pures ; c'est par gravité que le tri se fait, la machine fait vibrer un tamis en légère pente, les grains ronds roulent et sont recueillis dans un angle, tandis

que les cassés descendent lentement dans une autre trémie ;

- la machine à faire briller les haricots, car ceux-ci arrivaient de culture plus ou moins terreux : il s'agissait d'un gros tonneau (genre baratte) dans lequel on introduisait de la sciure de résineux et jusqu'à une tonne de haricots ; on faisait tourner le tout ensemble ; on séparait la sciure par tamisage et les semences bien cirées qui faisaient joli dans les boîtes comportant une fenêtre en cellophane. La machine servait aussi à traiter par poudrage différentes sortes de graines contre les maladies et parasites.

Le « ramassage »

Une partie des femmes qui travaillaient dans les cultures étaient employées l'hiver, outre le triage des haricots, au « ramassage » des commandes de graines pour les clients particuliers et les marchands



grainiers. Elles passaient dans les travées d'un grand magasin avec rayonnages contenant toutes les graines des catalogues avec un panier accroché sur le ventre et ramassaient les sachets de graine figurant sur chaque commande par codes numérotés. Le panier était ensuite déposé sur un tapis roulant et le contenu était contrôlé, facturé, emballé, pesé timbré sur place et expédié. Il y avait un service SNCF et Poste à l'intérieur de l'usine.

A côté des activités principales décrites en résumé, il y avait d'autres petits services tels que les oignons à fleurs, fraisiers, asperges, service des graines d'arbres et plantes exotiques, graines de fleurs pour l'exportation, raccommodage des sacs, emballages spéciaux, entretien et maintenance des machines. J'en oublie peut-être ?

Cela dura jusqu'en 1972, date à laquelle les bâtiments et terrains furent vendus ; tous les services cultures et usine ont été transférés en Anjou où ils sont toujours.

Pendant 30 ans, l'ancien décor de fleurs et plantes est devenu un vaste terrain vague propice à toutes les aventures.

C'est maintenant en cours de devenir le quartier urbanisé que l'on connaît, mais quelques noms de rues rappellent l'origine de cet ensemble.

